



Un enthousiasme inspirant

Redoutablement précis, d'un formidable engagement, mais sans aucune esbroufe: le Swiss Orchestra et son soliste, Teo Gheorghiu, ont eu le talent d'illuminer la soirée de vendredi, à la salle Equilibre, à Fribourg. Leur passage dans le cadre de la saison de la Société des concerts s'intégrait dans une tournée de six dates: de quoi avoir l'occasion de peaufiner, soigner, polir cette 41^e Symphonie, dite «Jupiter», de Mozart, et le Troisième Concerto pour piano de Beethoven.

Mais surtout, c'était un enthousiasme communicatif qui émanait de leur interprétation. Le concert respirait la joie. C'était peut-être ce bonheur contagieux qu'on ressent quand on partage des œuvres connues, quand elles sont travaillées avec rigueur et dans les moindres détails. Mais même dans les œuvres qui relèvent de la découverte, le Swiss Orchestra emporte.

Jusqu'à la fugue finale, débordant de vitalité

L'entrée en matière est signée du compositeur suisse Friedrich Theodor Fröhlich: il s'agit de l'Ouverture de *Konradin*, composée en 1827. Il s'en dégage une énergie entraînante, avec des nuances dynamiques intenses, qui met en valeur l'équilibre des vents et des cordes, et la densité sonore du Swiss Orchestra, dirigé par Lena-Lisa Wüstendörfer.



Lena-Lisa Wüstendörfer dirigeait le Swiss Orchestra vendredi soir à Fribourg. Alain Wicht

Dans le *Concerto No. 3* de Beethoven, un splendide dialogue se met en place entre la phalange enveloppante et remarquablement précise et le piano de Teo Gheorghiu. On admire son jeu ultra-raffiné, articulé, éloquent, d'une virtuosité folle. La fluidité, le naturel de ce dialogue tient bien sûr beaucoup à l'écriture du compositeur, à la façon dont les thèmes circulent, mais l'écoute, l'attention des partenaires jouent aussi dans l'intégration de chaque phrase dans le discours. Quand arrive la cadence, on touche aux limites du piano. C'est simplement épatant.

Le deuxième mouvement suspend le temps de sa douceur inf-

fable et de son chant. On retient du troisième mouvement le caractère lumineux, mais aussi les rythmes sautillants, la versatilité des différents tempéraments exprimés. Jusqu'au final vertigineux de maîtrise et de rapidité. En bis, Teo Gheorghiu offre encore une pièce de l'intimité absolue, *Traumerei*, tirée des *Scènes d'enfants* de Schumann.

La vie qui crépite

L'œuvre *Tree Talk* de la compositrice suisse Helena Winckelmann s'inscrit parfaitement dans le programme, dans le sens où son langage est aussi éminemment évocateur. La cheffe pré-

amont, notamment le passage des saisons, mais il ne s'agit pas d'une musique descriptive. Plutôt d'une musique qui soulève des sensations: sensation de lumière à travers le feuillage, de vent dans la forêt, de givre peut-être. L'orchestre est représenté par ses cordes, avec deux violoncelles solos. C'est une variation sur tout le répertoire des coups d'archets et des timbres, cordes juste effleurées ou frottées avec le bois de l'archet, pizzicati, glissandi... On y entend de subtils bruissements, pépiements, un foisonnement de motifs parallèles, mais aussi l'ancrage dans les basses et les racines des «arbres» du titre.

Chacun peut se faire son film de la vie qui crépite dans l'étendue de la nature.

Quant à la symphonie «Jupiter», la baguette de Lena-Lisa Wüstendörfer met en évidence sa rhétorique puissamment contrastée, son explosivité autant que ses vocalises d'une extrême finesse. Dans le deuxième mouvement, avec peu de vibrato, la tension est à son comble entre les chromatismes inquiétants et l'inattendu qui transpire au-delà de l'idiome mozartien. L'orchestre fait preuve d'une impressionnante souplesse. Jusqu'à la fugue finale, prise à toute vitesse, débordant de vitalité dans son contrepoint. »